HAL
open science

# De l'incertitude en histoire et de son usage. L'entrée des troupes soviétiques en Pologne orientale, 17 septembre 1939

Sabine Dullin

## To cite this version:

Sabine Dullin. De l'incertitude en histoire et de son usage. L'entrée des troupes soviétiques en Pologne orientale, 17 septembre 1939. Jean-Michel Guieu; Claire Sanderson; Maryvonne Le Puloch. L'historien et les relations internationales : autour de Robert Frank, Publications de la Sorbonne, pp.19-29, 2012, 9782859447021. hal-03420062

**HAL Id: hal-03420062**

**https://sciencespo.hal.science/hal-03420062**

Submitted on 9 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# De l'incertitude en histoire et de son usage. L'entrée des troupes soviétiques en Pologne orientale, 17 septembre 1939

SABINE DULLIN

Le 17 septembre 1939, rétro-éclairé par la connaissance des protocoles secrets germano-soviétiques, apparaît bien à l'historien comme un quatrième partage de la Pologne scellé, dès le 23 août, par Staline et Hitler et mis en pratique un mois plus tard. Pourtant, les faits sont singulièrement brouillés lorsqu'ils se déroulent. Tout oppose la brutale attaque allemande le 1er septembre et la « promenade » soviétique qui se fait à partir du 17 dans un brouillard savamment entretenu par ses protagonistes. Celle-ci déboussole les habitants de la Pologne qui ne savent plus dans quelle direction se tourner, plongeant dans la perplexité les diplomaties occidentales bien incapables de saisir le degré de collaboration et le degré de protection anti-allemande qu'il faut attribuer à ce qui devient, dès la fin octobre, une annexion.

Choisir ce moment de la fin septembre 1939 en Pologne, c'est d'abord, en forme d'hommage, un retour aux sources de Robert Frank, « enfant de la guerre » dont le père, juif de Pologne, s'il ne vivait plus à Varsovie depuis 1935, connut cette année-là, mobilisé dans une division polonaise en France, la double émotion de la disparition de son pays d'origine et de la débâcle française[1]. C'est ensuite, s'inspirant de réflexions qui lui sont chères, le moyen de reparler de la temporalité en histoire, de l'événement lorsqu'il n'a encore aucun sens ou plutôt lorsque sa polysémie dessine une myriade de temporalités et de possibilités. On trouve en effet dans cette fin d'année 1939 une singulière « discordance des temps » entre acteurs, entre groupes sociaux, dans la manière dont les uns et les autres pensent leur rapport au passé, au présent et à l'avenir[2]. Dans l'ombre des projets d'expansion et de revanche stalinien et nazi et des prudences franco-britanniques, quels sont en effet les angoisses et les espoirs des Polonais, des Juifs, des Biélorusses et des Ukrainiens habitants des confins orientaux de la Pologne[3] ou des réfugiés venant de l'Ouest, des civils

1. Voir l'avant-propos de Robert Frank dans *La hantise du déclin. La France, 1920-1960 : finances, défense et identité nationale*, Paris, Belin, 1994, p. 9.

2. Je m'inspire ici de sa définition de la « discordance des temps », Robert Frank, « Penser historiquement les relations internationales », *Annuaire français de relations internationales,* p. 61.

3. Au recensement de 1931, 13 millions d'habitants vivaient dans les *voevodies* de Bialystok, Wilno, Nowogrodek, Polésie, Volhynie, Tarnopol, Stanislawow et Lwow dont 43 % de Polonais, 33 % d'Ukrainiens et Ruthènes, 8,3 % de Juifs, 7,6 % de Biélorusses et 6 % de

ou des militaires, des riches ou des pauvres, des partisans ou des opposants de la Seconde République polonaise ?

C'est d'abord ce climat d'incertitude au milieu de la violence et du chaos de ces premières semaines de guerre que je voudrais restituer. C'est aussi le kaléidoscope infiniment complexe des réactions face à un événement à partir duquel tant de trajectoires individuelles ont basculé.

Pour ce faire, je m'appuierai sur quelques témoignages d'adultes et d'enfants polonais qui relatent l'arrivée de l'Armée rouge, l'annexion et la déportation en Union soviétique[4], témoignages que Jan Gross et, depuis, de nombreux historiens ont utilisés comme source essentielle pour écrire l'histoire des années 1939-1941 en Pologne orientale[5]. J'utiliserai aussi le récit de Julius Margolin, récemment publié dans son intégralité[6]. Juif polonais de culture russe, originaire de Pinsk, où habitent ses parents, résidant en Palestine depuis 1936 après des études de philosophie à Berlin, il est depuis août en visite en Pologne. Il a mal choisi son année pour rendre visite à ses proches, au contraire de la grand-mère de Robert Frank partie en France revoir son fils en août 1939. Réfugié en zone soviétique puis dans ce qui est devenu partie intégrante de la Biélorussie soviétique, Margolin est déporté par le NKVD le 19 juin 1940 vers un camp de travail sur la rive nord du lac Onega comme réfugié ayant refusé d'adopter la citoyenneté soviétique. Il ne sort du Goulag qu'en 1945. Son témoignage, celui d'un intellectuel juif originaire des confins dont les opinions à l'égard de la Seconde République polonaise sont marquées par l'atmosphère d'antisémitisme qui y régnait et le souvenir des discriminations à l'égard des minorités, est très différent de celui des Polonais, dans lequel transparaît la culture politique dominante fondée sur le patriotisme et l'anticommunisme. Toutefois, tout n'est pas disjoint dans ces témoignages qui finissent immanquablement par le récit

---

« gens d'ici » (*tutejsi*), les réfractaires aux catégories ethniques se trouvant surtout en Polésie et au nord de la Volhynie.

4. Il s'agit d'une collection de 20 000 témoignages recueillis auprès des Polonais qui, déportés en URSS entre 1939 et 1941, ont été amnistiés quand l'URSS et la Pologne ont renoué des relations en juillet 1941. Ces *relacje* retranscrits et classés en fonction de la région d'origine devaient servir aux autorités polonaises pour documenter le processus d'annexion et de soviétisation de la Pologne orientale. Au sein de cet ensemble, se trouvent aussi 2 300 compositions scolaires d'enfants racontant leur vie depuis septembre 1939. Voir le beau volume édité par Irena Grudzińska-Gross et Jan Tomasz Gross : *War Through Children's Eyes. The Soviet Occupation of Poland and the Deportations, 1939-1941*, Stanford, Hoover Archival Documentaries, Hoover Institution Press, 1981.

5. Jan Tomasz Gross, *Revolution from Abroad. The Soviet Conquest of Poland's Western Ukraine and Western Belorussia*, Princeton, Princeton University Press, 1988 ; Elazar Barkan, Elizabeth A. Cole, Kai Struve (dir.), *Shared History – Divided Memory. Jews and Others in Soviet Occupied Poland, 1939-1941*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag GMBH, 2007.

6. *Voyage au pays des Ze-Ka*, Paris, Le bruit du temps, 2010. Témoignage écrit entre le 15 décembre 1946 et le 25 octobre 1947 après sa libération du Goulag et son retour à Tel-Aviv, le livre paraît tronqué et abrégé sous le titre *La Condition inhumaine* en 1949 en français. Pour une large part, ce texte était, dans le contexte de la défaite d'Hitler et de la victoire de Stalingrad, politiquement inaudible : il décrivait une déportation de Juifs au Goulag avant même le déclenchement de la guerre germano-soviétique.

d'une déportation : dominent de part et d'autre l'indétermination et l'étonnement dans les quinze derniers jours de septembre, avant que le sentiment de l'arbitraire et de la peur, selon des chronologies décalées, ne s'impose.

L'incertitude est-elle une donnée inhérente au temps de guerre ? Comment et à quel degré les Soviétiques ont-ils usé de l'incertitude et du flou pour s'imposer en Pologne orientale ? La consultation des documents des archives de l'ex-URSS permet de soulever un coin du voile.

## L'Armée rouge, une alliée ou une ennemie ?

Bien des Polonais ont vécu à quinze jours d'intervalle à la fois l'attaque allemande et soviétique. D'abord, la Wehrmacht avança bien au-delà de la ligne de démarcation établie le 23 août 1939. Au 17 septembre, faute d'intervention immédiate de son alliée soviétique, elle avait atteint une ligne Bialystok-Lwow et occupait ainsi une bonne partie de la Pologne orientale avant de s'en retirer après l'accord sur la ligne de démarcation du 22 septembre[7]. Ensuite, il y eut au moins trois grandes migrations d'Ouest en Est : la migration saisonnière des vacanciers, dont certains précipitèrent leur retour[8], la retraite des militaires face à l'avancée allemande, la fuite d'une partie de la population devant les bombardements et les exactions[9]. Dans la plupart des récits, le contraste est saisissant entre ces deux moments : guerre et violence pour le premier, mauvais rêve, farce consternante ou solution la moins mauvaise pour le second.

Comment sont décrits ces deux moments dans le récit de Margolin ? L'attaque allemande le prend au dépourvu à Lodz. Fuyant la ville dès le 5 septembre, il repart en Buick deux jours plus tard de Varsovie :

> Une masse indescriptible se mouvait sur la chaussée : pêle-mêle avançaient des piétons, des cavaliers, des voitures d'enfants, des camions ouverts et fermés, des autobus, des chariots, des fiacres, des fourgons sur lesquels étaient hissées des automobiles, des voitures à bras chargées de misérables hardes.

Le témoignage est celui de la débâcle dont les manifestations sont assez similaires à ce qui arrive quelques mois plus tard en France. Toutefois la violence est plus tangible :

> Toutes les villes sur notre route étaient semées de bombes. Les Allemands étaient partout à la fois. Nous dépassâmes Siedlec en flammes. Dans les rues, on entendait

7. M. I. Mel'tiukhov, *17 sentiabria 1939. Sovetsko-polskie konflikty 1918-1939*, Moscou, Veche, 2009, p. 321.

8. C'est ce qui arrive à Ryszard Kapuściński. Il a 7 ans et passe, avec sa famille, les vacances chez son oncle dans la région de Rejowiec. La région commence à être menacée par les Allemands à la mi-septembre et, de plus, c'est la rentrée scolaire. Ils retournent à Pinsk et c'est là qu'il a son premier contact avec les soldats de l'Armée rouge qui viennent d'occuper la ville, *Imperium*, Paris, Plon, coll. « 10/18 », 1994, p. 13.

9. *Katyn* (2007) d'Andrzej Wajda, commence par cette image chaotique d'une population polonaise fuyant vers l'Est et soudain refluant devant les troupes soviétiques, symbole de son pays pris en tenailles.

> des hurlements, un policier frappait furieusement avec sa matraque en caoutchouc une femme qui se débattait. À toute allure nous traversions des villages où brûlaient les isbas. Le bourdonnement dans le ciel nous poursuivait[10].

Panique de la guerre qui jette les gens sur les routes. Dans le récit de Margolin, on en est alors aux fausses certitudes : « Les Polonais comptaient sur l'aide fantastique de l'Occident, sur l'aviation britannique, sur la percée, par les Français, de la ligne Siegfried, sur l'intervention de l'Armée rouge. » Leur périple les mène de Brest à Kovel, enfin Rovno, ville où se pressent les fugitifs de Cracovie, de Lwow et les ministères évacués. À la panique s'ajoute dorénavant la démoralisation. La débâcle est aussi celle des élites. L'automne polonais si ensoleillé cette année-là a, sous la plume de Margolin, certains airs de ce que sera le printemps français.

L'entrée des Soviétiques intervient au mauvais moment pour Margolin qui tente avec ses compagnons, mais en vain, de passer la frontière roumaine. Celle-ci est ouverte aux militaires polonais qui sont reçus et comptés par les gardes-frontières roumains assistés d'officiers polonais. Elle s'est en revanche refermée le 17, devant les Juifs suspectés d'être des agents du bolchevisme. Margolin, de retour à Sniatyn, bourgade sur les rives du Prut à 5 km de la frontière, assiste alors dans la nuit du 18 au 19 à l'arrivée de l'Armée rouge dans la ville :

> Le drapeau rouge flottait sur la haute tour de l'hôtel de ville ; les tanks étaient arrêtés sur la place ; les rues grouillaient. Une foule dense entourait les soldats de l'Armée rouge. Chacun était le centre d'un cercle, on lui posait des questions, on se pressait pour le regarder comme un phénix. Des dizaines de meetings s'improvisaient. Les soldats, débonnaires, répondaient à toutes les questions, sans laisser percer une ombre d'étonnement ni la moindre gêne[11].

L'entrée des Soviétiques dans de nombreuses bourgades se caractérise ainsi par une absence quasi totale de combats, par des « manifestations de bienvenue » et par des « officiers occupés à acheter » de manière compulsive.

Le contraste entre l'armée allemande en guerre et l'armée rouge occupante et désœuvrée se retrouve aussi dans les témoignages des Polonais. Ainsi, Stanislaw H., qui découvre la guerre du haut de ses 7 ans à Lwow[12], évoque le caractère terrible des bombardements allemands et la surprise de voir le matin du 24 septembre flotter sur la mairie le drapeau rouge. Sous la plume des enfants polonais, les soldats soviétiques sont avant tout perçus, entre compassion et mépris, comme de pauvres types, dépenaillés et sales, barbares incongrus dans le monde civilisé qu'ils considèrent comme le leur. Zygmunt B.,

10. J. Margolin, *Voyage au pays des Ze-Ka…*, *op. cit.*, p. 27-28.
11. *Ibid.*, p. 34.
12. Lwow, occupée par les Allemands, est rendue aux Soviétiques qui l'occupent le 23 septembre.

né en 1926 à Lwow, se rappelle des premiers soldats, aux mines sales et fatigués sur la rue Grodecka, et comment soudain la ville entière en était pleine[13].

Ces soldats sont-ils des ennemis ou des alliés ? Pour les autorités militaires, l'ennemi à combattre est l'Allemand et l'état-major polonais ne sait que faire de cette intervention soviétique inopinée. Malgré le réseau d'agents de renseignement, l'agression prend de court aussi bien le gouvernement que les autorités militaires qui ne s'étaient pas inquiétées du regroupement des troupes soviétiques près de la frontière, y voyant des manœuvres défensives liées à l'avancée allemande. Indécis, les gardes-frontières polonais ne combattent pas partout et d'emblée leurs adversaires quand ceux-ci franchissent la frontière. La frontière orientale est de toute façon très largement découverte, les unités ayant été transférées à l'ouest contre la Wehrmacht[14]. Le 17 septembre, vers midi, Edward Rydz-Śmigły, le commandant en chef, transmet aux unités l'ordre suivant :

> Les Soviets sont entrés. J'ordonne une retraite générale vers la Roumanie et la Hongrie par les chemins les plus courts. Ne pas lutter contre les bolchéviques à moins qu'ils n'attaquent de leur côté ou ne tentent de désarmer les unités. La mission de Varsovie et des villes qui devaient se défendre face aux Allemands reste inchangée. Les villes qui seraient approchées par les bolchéviques, devront négocier avec eux au sujet de l'extradition des garnisons vers la Hongrie ou la Roumanie[15].

Selon le maire, interloqué, de la petite ville frontière d'Ostrog, les troupes soviétiques entrèrent avec à leur tête un petit groupe chantant « La marche de la 1re brigade », chant patriotique polonais. À Tarnopol, le préfet demanda par mégaphone à la population d'accueillir chaleureusement l'Armée rouge. Cette confusion dura parfois une heure, parfois deux ou trois jours[16]. Affaiblis par le nombre des leurs faits prisonniers, les gardes-frontières polonais entamèrent leur retraite dès le 17 septembre, dans la soirée. 9 000 d'entre eux affrontèrent cependant les forces soviétiques le 29-30 septembre 1939 et les combats se poursuivirent, sporadiques, jusqu'au 1er octobre.

Les chiffres indiquent bien cette différence de nature entre les campagnes allemande et soviétique en Pologne : 66 300 soldats et officiers polonais et 10 572 Allemands tués dans les combats de la Wehrmacht, 3 500 Polonais et 1 173 Soviétiques tués dans les combats de l'Armée rouge, en revanche 125 000 prisonniers du côté soviétique[17].

---

13. I. Grudzińska-Gross, J. T. Gross (dir.), *War Through Children's Eyes…, op. cit*, p. 68, p. 70-71.
14. Jerzy Prochwicz, « Walki oddziałów KOP na obszarach północno-wschodniej Polski », *Białoruskie Zeszyty Historyczne*, 13, 2000, p. 34.
15. Cité dans *Polskie Siły Zbrojne w drugiej wojnie światowej*, t. 1-4, Londres, Instytut historyczny im. gen. Sikorskiego, 1959, p. 566-567.
16. J. T. Gross, *Revolution from Abroad…, op. cit.,* p. 22-23.
17. M. I. Meltiukhov, *Upuschennyi shans Stalina. Sovetskii Soiuz i bor'ba za Evropu 1939-1941 gg*, Moscou, Veche, 2002, p. 108. Les soldats du rang furent peu à peu libérés jusqu'en décembre 1939 : 42 492 venant de la Pologne centrale et occidentale sont rendus aux

Les habitants furent encore plus hésitants que les autorités sur l'attitude à adopter. Fallait-il accueillir les soldats rouges en érigeant des arcs de triomphe, comme ce fut parfois le cas dans les villages de Pologne orientale ? Fallait-il résister ou se résigner devant une occupation sans doute provisoire ? Fallait-il en profiter pour renforcer le combat en faveur de l'émancipation nationale ou sociale ? Fallait-il au contraire fuir, et où ? Le souvenir de la politique polonaise à l'égard des minorités rendait notamment les Juifs et les Biélorusses moins défavorables que d'autres à l'arrivée soviétique. Toutefois, cela dépendait très largement du niveau social, de l'activité professionnelle, de la pratique religieuse et de l'engagement politique. Les milieux bundistes et sionistes assez bien informés sur l'URSS se montrèrent très réservés. Chez les Biélorusses, les catholiques n'eurent pas les mêmes positions que les orthodoxes. Toutefois, les récits des exactions nazies colportés par les réfugiés parlaient en faveur de l'Armée rouge. L'accueil favorable aux Soviétiques fut plus évident dans les zones d'abord passées aux mains des Allemands et rendues aux Russes et où la population juive était nombreuse (province de Bialystok, Polésie occidentale). Il ne faut pas oublier, par ailleurs, l'importance de la propagande en faveur de l'URSS, diffusée aussi bien par le Parti communiste de Biélorussie occidentale (KPZB) dissout en 1938 que par la radio soviétique et qui avait influencé les jeunes avant 1939, au point d'en pousser des centaines à franchir la frontière afin de trouver du travail au pays du plan quinquennal.

L'attente d'une clarification de la situation revient à de nombreuses reprises dans les témoignages. C'est également le ton des dépêches diplomatiques.

En effet, si la décision d'entrer en guerre contre l'Allemagne a été immédiate, lors de l'entrée soviétique en Pologne, l'attentisme domine les chancelleries française et britannique. L'ambassadeur polonais à Moscou maintient devant Sir William Seeds jusqu'au 16 septembre que la Russie n'a pas l'intention d'attaquer la Pologne. Les télégrammes échangés entre Payart, chargé d'affaires à Moscou, et Daladier, entre Paris et Londres, témoignent du désir de laisser ouvert le champ des interprétations afin de ne pas faire le jeu de la collusion germano-soviétique[18]. Décrite comme tragique ou sinistre, cette entrée est aussi perçue comme une chance, celle de creuser à plus ou moins court terme les divergences entre Moscou et Berlin. De ce fait, aucune rupture de relations diplomatiques, ni même de protestation ne suit l'entrée des troupes. Les seules démarches entreprises par les diplomates sont, autour du 20 septembre, des demandes d'explications. Refusant la seule lecture d'une collaboration germano-soviétique éventuellement fondée sur une alliance

---

autorités allemandes et 42 400 vivant en Pologne orientale sont relâchés. En décembre, 39 000 restent prisonniers. Parmi eux, 10 362 sous-officiers et soldats furent envoyés dans les mines en URSS. Sur le nombre restant, 25 700 officiers furent exécutés d'une balle dans la tête dans la forêt de Katyn ou les caves des prisons de Tver, Kharkov en avril-mai 1940, Grzegorz Hryciuk, « Victims 1939-1941 : The Soviet Repressions in Eastern Poland », dans E. Barkan *et al.*, *Shared History – Divided Memory…*, *op. cit.*, p. 173-200.

18. *Documents diplomatiques français, 1939, 3 septembre-31 décembre*, Bruxelles, PIE-Peter Lang, 2002, *passim*.

militaire, l'aspect préventif est souvent invoqué, Moscou étant alors crédité d'avoir voulu stopper l'avancée allemande au moment où elle commençait à menacer la frontière roumaine et, au-delà, les Balkans.

Après la fixation de la ligne de démarcation le 22 septembre, le recul des troupes allemandes qui laisse aux Soviétiques le pétrole de Galicie et les champs de blé de Volhynie n'est, là encore, pas interprété comme le signe tangible que l'URSS est une alliée de l'Allemagne. On veut y voir plutôt la capacité de Staline à imposer ses vues à Hitler. Seuls, les Américains sont d'un autre avis. La déclaration du 28 septembre qui scelle l'amitié entre Berlin et Moscou et leur nouvelle frontière commune lève cependant un coin du voile. Lloyd George déclare ainsi devant les Communes : *There is a good deal that we do not know*[19]. Toutefois, il ajoute et Churchill fait de même, que pour de sérieux motifs, on ne peut, dans le partage de la Pologne, mettre sur le même plan l'action de Staline et celle de Hitler, dont l'esprit est différent.

La partition de la Pologne, septembre-octobre 1939.

19. General Sikorski Historical Institute, *Documents on Polish-Soviet Relations 1939-1945*, vol. 1, Londres, Heinemann, 1961, p. 57.

## L'indétermination cultivée par les Soviétiques

Les Soviétiques furent les instigateurs et les bénéficiaires de ce climat d'incertitude, brouillant la frontière entre protection et agression, révolution et annexion, attisant aussi les tensions interethniques.

Pour l'URSS, il fallait d'abord trouver le biais pour rester en dehors de la guerre, tout en intervenant en Pologne orientale. Le 10 septembre, Molotov informe Schulenburg, ambassadeur allemand à Moscou, que l'Armée rouge a été prise au dépourvu devant les succès rapides de la Wehrmacht. Le 14, il lui annonce que l'Armée rouge est désormais prête, mais attend pour passer la frontière la chute de Varsovie[20]. Pour justifier auprès des Occidentaux l'entrée de l'Armée rouge, l'argument est en effet le vide et le chaos. La note adressée à l'ambassadeur polonais est explicite :

> L'État polonais et son gouvernement ont de fait cessé d'exister. Par là même cessent d'être en vigueur les accords conclus entre l'URSS et la Pologne. Livrée à elle-même et restée sans direction, la Pologne s'est transformée en terrain propice pour toutes les éventualités et les imprévus, qui peuvent créer une menace pour l'URSS[21].

Le 17 septembre, une note, adressée à tous les ambassadeurs à Moscou, réaffirme que cette entrée ne remet pas en cause la neutralité de l'URSS dans la guerre.

Le terrain a, par ailleurs, été préparé, afin que l'entrée des troupes se fasse le plus pacifiquement possible. Dès la fin août 1939, des groupes opérationnels du NKVD en missions spéciales, passent en Pologne, recrutent des informateurs et des agents sur place qui, le jour de l'attaque, aident les unités à passer les rivières frontalières, à prendre par surprise les gardes-frontières polonais, à saboter les ouvrages fortifiés. Des unités de diversion formées de locaux ou d'agents venus d'URSS sont également chargées de combattre de l'intérieur l'armée polonaise[22].

Un des axes de la propagande qui accompagne l'avancée de l'Armée rouge porte sur la nécessaire protection de la vie et des biens des habitants de Pologne orientale. Le thème de la restauration de l'ordre public s'accompagne de mesures précises visant à éviter tout débordement. Les troupes ont l'interdiction de procéder à des confiscations de céréales ou de bétail qu'ils doivent au contraire acheter aux paysans. Le paiement par avance aux militaires de l'Armée rouge d'un à trois mois de solde et l'édit fixant l'équivalence entre un rouble et un zloty permettent d'éviter les pillages et les vols[23]. Les soldats et les

---

20. Sur ces conversations entre Molotov et Schulenburg, Politisches Archiv des Auswärtiges Amtes, vol. 8, p. 34-35, 47, cité dans M. I. Meltiukhov, *Upuschennyi shans Stalina…*, *op. cit.*, p. 90-91.

21. *DVP 1939 god*, t. 22, vol. 2, Moscou, Mezhdunarodnye otnoshenia, 1992, doc. 597, p. 96.

22. *Organy Gosudarstvennoi bezopasnosti SSSR v Velikoi Otechestvennoi voine. Sbornik dokumentov*, t. 1, livre 1 : *noiabr' 1938-dekabr' 1940*, Moscou, Akademia FSK, 1995, p. 70, 74, 79, 85.

23. Directives du NKVD d'URSS, des NKVD d'Ukraine et de Biélorussie sur l'organisation du travail dans les districts libérés, 15 septembre 1939, *ibid.*, p. 79.

officiers, qui s'attendaient à trouver la misère d'une Pologne féodale ruinée par les propriétaires fonciers, découvraient à l'inverse ce qui était, pour eux, presque un « pays de cocagne ». Tout en répétant ce qu'on leur avait inculqué : « Nous avons tout cela, chez nous on a de tout en quantité », ils assiégèrent les boutiques, achetant des saucisses, du pain, des montres, etc. Pour les commerçants qui purent majorer leurs prix à leur guise pour compenser un taux de change très défavorable, le mois de septembre se terminait assurément mieux qu'il n'avait commencé. Chez les soldats soviétiques, il y eut des désertions vers la Roumanie ou l'Allemagne. En témoigne l'ordre spécial affiché dans les villages occupés interdisant la vente de costume civil à un militaire soviétique[24]. Un soldat que Margolin rencontra trois ans plus tard dans un camp se rappelait combien il avait été « épaté » par les boutiques de Rokitino (petit bourg d'Ukraine occidentale) et ajoutait : « Dommage qu'on ait été obligé de faire demi-tour, on n'a pas eu le temps de profiter[25]… » Les Soviétiques surent ainsi se servir de l'arme financière assortie de garde-fous politiques pour transformer une offensive en opération de consommation.

De qui les Rouges protégeaient-ils les habitants ? La polysémie des discours est évidente. Pour les soldats soviétiques, l'ennemi principal est le *pan* (monsieur) polonais. Depuis 1920 et la défaite bolchevique face à la Pologne de Pilsudski, l'idée de la revanche est dans les têtes : laver l'affront militaire, mais aussi relancer l'expansion révolutionnaire et réunir les « frères de sang » ukrainiens et biélorusses séparés par la frontière injuste du traité de Riga. Toutefois, la perspective d'une protection des populations contre le danger allemand, malgré le pacte germano-soviétique, n'est pas non plus absente des déclarations des conscrits qui font la campagne de Pologne[26].

À l'adresse des minorités nationales, la rhétorique proposée par Jdanov dès le 14 septembre dans la *Pravda* porte sur la protection des Ukrainiens et des Biélorusses face aux propriétaires fonciers et aux bourgeois polonais[27]. Des affiches sont placardées dans les villages au fur et à mesure de l'offensive. La plus célèbre est celle de Viktor Koretski diffusée en quatre langues et à plus de 800 000 exemplaires. Elle reprend une citation de Staline : « Notre armée est une armée de libérateurs[28]. » Reconnaissant, un pauvre paysan habillé d'un costume traditionnel embrasse à la russe un soldat de l'Armée rouge. L'invasion de la Pologne est ainsi métamorphosée en fraternelle embrassade.

Cette assistance venue de l'extérieur est présentée comme d'autant plus légitime que, localement, des pillages de propriétés polonaises, des révoltes contre les autorités de la Seconde République se déroulent au moment opportun du passage de la frontière par l'Armée rouge. À Skidel, à Grodno, ces révoltes

24. J. T. Gross, *Revolution from Abroad…*, *op. cit.*, p. 28-29.
25. J. Margolin, *Voyage au pays des Ze-Ka…*, *op. cit.*, p. 36.
26. Sur ces questions, voir Sabine Dullin, *L'URSS à la frontière (1920-1940). Le politique, l'imaginaire et le quotidien d'un État neuf*, habilitation à diriger des recherches, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2010.
27. *Pogranichnye voiska, 1939-1941*, Moscou, Nauka, 1970, p. 237.
28. La phrase de Staline apparaît selon les affiches en russe, biélorusse, ukrainien et polonais.

« Notre armée est une armée de libérateurs »,
affiche de Viktor Koretski, septembre 1939.

sont suivies d'une forte répression à laquelle l'arrivée des soldats soviétiques met fin. Quelle est la part du spontané et de la manipulation dans ces révoltes ? La présence de groupes spéciaux du NKVD est avérée dès la mi-septembre. Toutefois, ses agents trouvent dans la population locale suffisamment de relais du fait des tensions réelles entre communautés. Parmi les Biélorusses, les Juifs et les communistes polonais, des groupes d'auto-défense et des milices rouges se forment et deviennent les auxiliaires du nouveau pouvoir. Durant toute cette période, l'action du NKVD et la propagande soviétique contribuent à jeter de l'huile sur le feu, provoquant une escalade, notamment dans les tensions polono-juives en Biélorussie. Deux ans plus tard, lors de l'invasion nazie, les massacres entre voisins portent la trace des haines et des solidarités nées de l'occupation soviétique[29].

29. Je renvoie ici à l'historiographie très riche et conflictuelle sur la question des massacres des Juifs sur le front de l'Est et l'implication des populations locales, voir notamment le débat qui eut lieu autour de l'ouvrage de Jan Tomasz Gross, *Les voisins : 10 juillet 1941, un massacre de Juifs en Pologne*, Paris, Fayard, 2002.

## La certitude de l'arbitraire

Dans le brouillard instauré par le déferlement des capotes grises qui, de toute façon, ne restent pas, s'impose peu à peu la certitude de l'arbitraire. Elle vient de la figure du tchékiste en uniforme flambant neuf. Démontant dans les écoles les bustes de Pilsudski, distribuant aux instituteurs apeurés les principes du léninisme et aux écoliers des insignes de Staline, Vorochilov, Molotov et Kalinine dont les écoliers vont organiser l'échange selon une cotation qui leur est personnelle, l'homme du NKVD est l'agent de l'ordre nouveau. Cette figure rôde aussi dans les cauchemars des enfants polonais vite confrontés aux perquisitions, aux arrestations de leurs pères ou de leurs frères. Stanislaw J. du comté de Baranowicze se rappelle les hommes venus arrêter les gardes forestiers et conduire sous la menace les adultes au bureau de vote le 22 octobre afin de voter en faveur de l'intégration dans la Biélorussie soviétique. Cette figure accompagne aussi Margolin dans ses démarches pour obtenir un visa, puis lors de son refus du passeport soviétique.

Dans l'occupation de la Pologne orientale, les agents spéciaux du NKVD et les unités de gardes-frontières sont en effet les véritables chevilles ouvrières des nouveaux pouvoirs. Ce sont eux qui prennent le contrôle des banques et des imprimeries, des centres d'archives et des prisons, qui organisent le maintien de l'ordre dans les « districts libérés ». Ce sont eux qui préparent les élections et en font un succès. Ce sont eux qui arrêtent d'emblée les nombreux ennemis du régime. Dans les semaines qui suivent, la consultation des archives leur permet un travail de fichage qui sera à la base des opérations massives de répression contre les catégories de Polonais suspects[30].

Dans le récit des témoins, la déportation est au bout de cette période d'arbitraire. Pour les Polonais, elle a lieu en février ou en avril 1940. Pour Margolin et nombre de réfugiés juifs comme lui, elle se déroule en juin. Dans tous les cas, c'est le début d'une nouvelle et lourde incertitude : où part-on ? Pour combien de temps et pour quels motifs ? L'expérience de la déportation à l'Est puis de la guerre à partir de juin 1941 brouille à nouveau les cartes et les destins compliqués des habitants de Pologne.

30. *Organy Gosudarstvennoi Bezopasnosti…*, *op. cit.*, p. 128-29.